



© CHRISTOPHE URBAIN

Daniel Humair

Avant-propos

Tout a été dit, écrit, semble-t-il, sur Daniel Humair, notre star genevoise du drumming mondial. Nous ne reviendrons que brièvement sur ses faits d'armes. Aujourd'hui, il m'a paru nécessaire d'inventer des questions qui le feraient sortir de son «ordinaire», sortir du bla-bla gentiment pommadé, fût-il celui de la presse jazz spécialisée. Nous avons établi un jeu de 8 questions... comme la gamme, do ré mi fa sol la si do, + 1 question joker, la *blue note*.

Célébrer 80 ans, c'est magnifique, surtout dans une vie magnifique ! L'homme est en forme, le musicien transcende, l'artiste flamboie. Pour nous, Suisses, il est un peu

le Federer de la baguette. Suisse ? Non, Genevois né aux Eaux-Vives en mai 1938. Et... membre de l'AGMJ. Portant haut le courant local, Humair a reçu dans les années 90 le Prix Quadriennal de la Ville de Genève, un honneur qui récompense les Artistes qui contribuent au rayonnement de leur cité.

Bref regard sur une carrière magnifique

On le sait, c'est à l'ombre de la Tour Eiffel que l'on fait carrière dans l'art, et entre autres dans le Jazz. Débarqué à Paris en automne 1958, arrivant de l'Expo Universelle de Bruxelles où il a croisé tous les grands, il est très vite choisi pour accompagner les jazzmen en résidence

« 80 balais, pour un batteur, c'est un sérieux stock de «matos». Là, c'est sans doute le nombre de ceux utilisés par DANIEL HUMAIR durant sa longue et magnifique carrière, lui qui va fêter en ce prochain mois de mai son 80^e anniversaire.

« Il y a des gens qui sont grands chez les petits, d'autres qui sont petits chez les grands, Daniel, lui, est grand chez les grands. » (Guy Lafitte, Montreux 1973).

dans les clubs, le Chat qui Pêche, Le Blue Note, le Tabou, le Club St-Germain. Il fréquente Stan Getz, Bobby Jaspar, Chet Baker, Johnny Griffin, Stéphane Grappelli, Phil Woods et devient l'une des clés du trio Martial Solal. Cette gloire va durer 50 ans, et plus tard, lorsqu'on lui fait remarquer qu'il joue surtout désormais avec de jeunes musiciens, il répond : « Je ne joue ni avec des jeunes ni avec des vieux, ni avec des vedettes ni avec des copains, ni avec des blancs ni avec des noirs, je joue avec les bons ! En ce moment, il y a une flopée de bons musiciens pleins d'énergie et... qui aiment jouer avec moi. Cela me booste. »

L'entretien

Daniel, avant de commencer cette interview aimablement consentie pour *One More Time*, je voudrais te poser une question non prévue : Tu m'as dit récemment que tu travaillais la batterie, énormément, tous les jours, OK ! Moi, cela me laisse un peu songeur. Je me dis, bêtement : est-ce qu'un artiste aussi doué, aussi réputé, doit travailler encore tous les jours son instrument ? Puis, je me rappelle Stéphane Grappelli qui, encore à 75 ans, même dans les chambres d'hôtel, travaillait une heure chaque jour son violon... Explique-nous la valeur d'une telle discipline.

– Ce n'est pas seulement une discipline. Grappelli devait se tenir en forme. Les super-musiciens avec lesquels je joue maintenant pourraient être mes petits-fils ! Donc, leur musique est différente et difficile et je travaille pour maîtriser des situations inhabituelles et répondre aux exigences d'une nouvelle génération moins cha ba da.



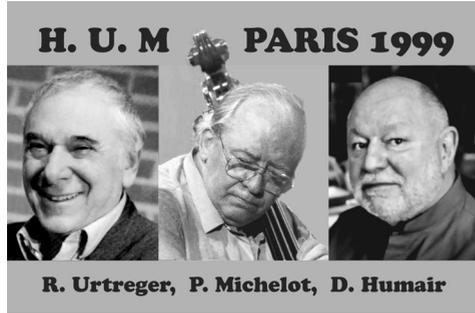
Daniel Humair à Berlin en 1970 © KARLHEINZ KLÜTER

DIALOGUE

Lorsque tu étais jeune musicien, tu es parti jouer dans le grand-nord de la Suède avec Kurt Weill. Quelle impression ressent-on quand, en sortant de son job, on trouve le soleil de minuit ?

On a d'abord une sensation de faire un job normal, mais après 3 ou 4 jours un malaise s'installe. On est assez désorienté, puis une autre fatigue apparaît.

Tu fêtes tes 80 ans, et en gros 65 ans de Jazz. Tu as presque tout connu, avec les meilleurs, mais aussi parfois avec d'autres peut-être moins réputés. Si tu devais revivre un événement particulièrement marquant, lequel aimerais-tu qu'il fût ?



Je pense à une semaine au Club St-Germain avec Joe Henderson et Joachim Kühn. Jean-François Jenny Clark était là aussi. Mais encore à un concert à Nice pour le JATP (Jazz at the Philharmonic) avec Cannonball Adderley, Dizzy Gillespie, Milt Jackson, Lockjaw Davis, Al Grey, Oscar Peterson puis Tommy Flanagan et aussi NHO Perdersen, Formidable ! Ce concert a été filmé, je souhaite vraiment le revivre.

Tu as participé à des sections rythmiques prestigieuses, dont celle du European Rythm Machine de Phil Woods (avec Georges Gruntz), puis aussi avec Martial Solal, Kenny Barron et tant d'autres. Personnellement, j'ai gardé un souvenir très vif de la synthèse «swing-rythmique» que tu formais avec Jean-François Jenny Clark dans le trio de Joachim Kühn. Est-ce que toi-même tu conserves de cela le souvenir de moments exceptionnels ?

Oui. Ce trio réalisait l'osmose parfaite entre la partie mélodique (piano) et la pulsation. La batterie pouvait fonctionner en toute liberté, à un volume normal, sans freiner sur l'intensité, et pouvait intégrer la

mélodie à part entière. J.-F. était un pilier central. On faisait cela aussi avec Martial Solal mais avec plus de discipline, donc moins d'interplay et un volume moindre. Avec Kühn et J.-F. je tenais moins un rôle de service, généralement plus commun dans les trios avec piano.

Que faut-il pour atteindre une telle osmose avec un groupe, trio, quintet ou nonet ?

Avoir 3 oreilles !!! Une seule sur la batterie, deux sur la musique. Un sens du travail de groupe, en évitant d'envahir la musique par des effets de 1er degré pour se mettre en avant, mais en apportant les particularités de sa personnalité artistique, au service du collectif. Et puis, se poser toujours cette question: «est-ce que cela serait mieux sans la batterie?»... l'angoisse, parfois...

Je connais ton enthousiasme, ton énergie. Octogénaire, as-tu de nouveaux projets ?

Toujours ! De nouveaux projets avec les super-jeunes musiciens que je rencontre et qui souhaitent travailler avec moi. Je peux ainsi aborder des situations à géométrie



variable qui me posent des problèmes à résoudre, donc me font avancer. Cela m'évite de tomber dans un jazz de routine, plus «folklorique» que créatif, qui ne me satisfait pas.

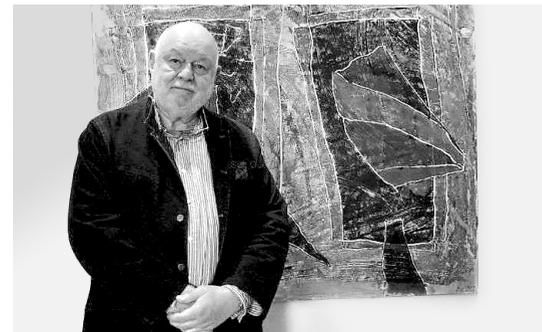
Je vais être indiscret. On ne dira rien au fisc... Combien vaut un (bon) tableau de Daniel Humair ?

Etre peintre professionnel depuis 50 ans, cela veut dire un investissement énorme de temps (5 à 6 heures par jour), un atelier, du matériel varié et très coûteux, des frais de voyage, de reproductions photographiques, de transport, de stockage... Les prix dépendent de la taille et du support (toile

ou papier). Mes prix sont un peu plus bas que ceux de certains artistes de ma génération, car le fruit d'être «pluridisciplinaire» n'est pas toujours bien vu en France. Je pense que mes tarifs sont accessibles... en faisant un petit effort ! En outre, tu sais, les galeries piquent en général 50% du prix de vente.

Gardes-tu un souvenir de ton 1er disque parisien gravé en 1958 – tu avais 20 ans ! – avec Michel Hausser, intitulé «Made in Switzerland» ? Tu apparaissais comme le «p'tit Suisse à Paris». Cet enregistrement, assez classique, était bon, selon mes souvenirs.

Le souvenir est spécial : j'ai rencontré ce jour-là le merveilleux réalisateur de films Jean-Pierre Melville, propriétaire du studio. Il a aimé ce que je faisais et m'a fait beaucoup travailler par la suite... Au sujet du disque, j'avais bien sûr le trac, mais la musique fonctionnait bien et j'adorais Bobby Jaspar. Le plaisir a pris le dessus et c'est un bon souvenir. Classique pour maintenant, mais assez ouvert à l'époque. Il y a plein de groupes qui jouent encore aujourd'hui dans cette tradition !



Daniel Humair peintre au Château Palmer © LOUIS LE COR

“ Pourquoi j’ai toujours refusé d’émigrer aux USA malgré les nombreuses propositions de super-musiciens ? ”

A quelle question de ma part aurais-tu aimé répondre, que l’on ne te pose jamais ?

«Pourquoi j’ai toujours refusé d’émigrer aux USA malgré les nombreuses propositions de super-musiciens ?»

Parce que je n’aime pas les conditions de travail imposées aux artistes de Jazz aux Etats- Unis. Trop souvent considérés comme employés pour fond sonore et pour accompagner les conversations des clients et le bruit des bars. (Ecouter les enregistrements de Bill Evans Trio au Village Vanguard et les bruits des shakers des barmen, etc.)

Daniel, tu as répondu à toutes les questions de la gamme. Mais tu as droit à un supplément (facultatif): Si bémol, la Blue Note. C’est une question joker, en veux-tu ?

Bien sûr.

Le jazz est ludique et rempli d’émotions, de bons souvenirs. Mais il y en a peut-être aussi d’autres. Y en a-t-il qui te restent sur le coeur ?

Tu as raison ! Et il y en a un que j’ai mal vécu... avoir été évincé du Big Band de Solal pour une question de chantage de la part de quatre musiciens de studio, membres de l’Orchestre, sous prétexte que je n’assurais pas le tempo... (ils m’ont tous présenté des excuses par la suite, sauf un certain Tony Russo qui, depuis des années, change de trottoir quand il me voit !)

L’évidence

Voilà donc ce que pense et déclare Daniel Humair, en exclusivité pour One More Time. C’est le reflet de 65 ans de musique, de passion, de labeur: «pro» jusqu’au bout des



Avec Bob Berg (ts), Mike Richmond (b), John Scofield (g), Paris 1987 © CHRISTIAN KITZINGER

doigts. Il est bien dans sa peau, ses réponses sont claires, nettes. Il dit ce qu’il pense, il pense ce qu’il dit. Il a son caractère, il est admiré, respecté, mais il n’a pas toujours eu que des amis. Avec ses paroles, comme avec ses baguettes, il ne «pinaille» pas.

Cher Ami, je sens que tu voudrais ajouter quelque chose ?

Oui ! (en souriant) Puis-je avoir un 2^e joker, un droit de relance ?

Evidemment. A quoi penses-tu ?

Je souhaite encore et depuis toujours vivre le moment où le Jazz saura trouver sa place dans la société médiatisée et gagner le respect dû à cet art difficile, de manière à permettre aux musiciens de réaliser des projets ambitieux et indispensables à notre plaisir.

Voilà, tout est dit, le **plaisir**. Avec Humair, les choses semblent simples et évidentes: *il faut être bon et avoir du plaisir*. Le plaisir, un délice que l’on ne doit pas ressentir seulement pour soi-même, mais aussi faire partager. Cette joie de jouer, Humair l’a

offerte à tant de gens, tant de musiciens et tant de publics.

Je termine par une anecdote. Un jour, dans notre passé, il y a plus d’une vingtaine d’années, attablés au bar de Chez Glozu après un concert à la Cour de l’Hôtel de Ville, nous lui demandions (nous, c’était lors d’une discussion avec Henri Chaix et le journaliste Demètre Ioakimidis): «Daniel, si tu nous faisais l’inventaire avec qui tu as joué?»

Il répondit, après réflexion: «Non. Mais si vous voulez, je vous cite ceux avec qui je n’ai pas joué».

Nous, alors: «par exemple?» Et lui, en rigolant, mais après un temps d’arrêt, ajouta: «Eh ben, Sidney Bechet ! Moi, j’avais 15 ans, et vous, au Palladium, jouiez avec Bechet. Je crois que j’ai été un peu jaloux.»

Un an plus tard, il gagnait le 1^{er} prix de batterie au Jazz Festival de Zürich*. La jalousie avait changé de camp. **PB**

*NDLR: 12 septembre 1955, Gabriel Ristori (ss), Raymond Luscher (p), Arnold Hoffmänner (b), **Daniel Humair (dm)**.



Nicolas Folmer & Daniel Humair Project, Parfum de Jazz, Buis les Baronnies 19 Août 2017 © F. R. ROUBEAU